

cœur une place supérieure à tout sentiment politique.

Le rêve de sa vie fut de réhabiliter la mémoire de Chénier, d'obtenir pour ses cendres, conservées précieusement dans le marbre, une place dans la terre bénie, sous le monument érigé à la mémoire des autres martyrs de la patrie. Catholique convaincu, le Dr Marsil désirait par dessus tout cet honneur pour les restes de son héros de prédilection et il s'ingéniait à trouver des raisons pour convaincre les autorités religieuses. Sa persévérance dans cette tâche était digne du succès qui couronna les efforts d'un Lally-Tollendal.

Aussi le peuple, qui connaissait le patriotisme débordant du Dr Marsil, aimait-il à l'entendre en toute circonstance. Dans les luttes politiques il avait l'éloquence qui plaît aux partisans et soulève l'enthousiasme; dans les fêtes nationales il incarnait les aspirations de notre peuple. Sa voix sonore, son langage correct et passionné en faisaient un orateur au dessus de l'ordinaire.

C'était aussi un écrivain distingué, un polémiste vigoureux. Son âme de poète s'enthousiasmait pour tout ce qui est beau dans la littérature, dans les arts, dans la musique surtout, qu'il interprétait avec un talent remarquable.

Ceux qui l'ont connu dans l'intimité ne cesseront de parler de sa large hospitalité, du plaisir que l'on trouvait dans sa conversation, de l'intérêt qu'il portait à toutes les bonnes œuvres, à la jeunesse surtout.

Lorsqu'il eût rendu le dernier soupir, un ami télégraphiait à Montréal : " L'honorable Dr Marsil est mort en brave, en chrétien et en patriote. " C'est ainsi qu'il a vécu.

VIEUX-ROUGE

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

De tous ces beaux projets dont l'école libérale nous a si longtemps promis la réalisation, il ne reste définitivement que l'insipide et incolore document que le Ministère Marchand soumet à la ratification de nos chambres provinciales. La création d'un ministère de l'instruction publique, l'uniformité et la gratuité des livres, la fixation d'un minimum du salaire des instituteurs, l'amélioration du personnel enseignant, autant de beaux rêves envolés ! et pour combien de temps hélas ! Pour aussi longtemps, vraisemblablement, que la prépondérance cléricale se manifesterait aussi absolue et puissante.

Dieu sait pourtant que ces quelques réformes étaient loin des mesures radicales que caressent *in petto* tant d'esprits droits des divers camps politiques, et dans lesquelles seules il faudrait chercher le progrès de la race, sinon le salut même. Le premier bill Robidoux ne mettait pas le scalpel dans ces plaies qui déshonorent la plupart de nos collèges classiques, où notre jeunesse s'étirole et s'abâtardit, aux mains d'éducateurs incompetents, quand ils ne sont pas vicieux. Aux buses, ignorantes des premières notions des responsabilités sociales, aux gangrenés capables de polluer l'enfance, à la direction disciplinaire imbécile ou débonnaire des internats des deux sexes, il laissait encore le champ libre. Mais il contenait, dans l'établissement d'un ministère de l'instruction publique, un germe d'assainissement dont on eut pu graduellement étendre la sphère d'opération.

C'était trop ! et devant le grondement de la colère cléricale le bill Robidoux nous est revenu émondé de ce qu'il avait de bon, pour n'être plus qu'une nouvelle consécration du vieux système suranné et pourri.

Mon Dieu ! je ne suis pas de ceux qui ne voient rien que de reprehensible chez l'enson tanné. Il est de fort bons types, de fort excellents hommes, humbles, vertueux, modestes, voire même instruits au milieu de cette légion de pharisiens auxquels nos conditions sociales exceptionnelles permettent la vie si large, si facile, si luxueuse, si cascadeuse même. À côté